N° 148; Roccati, Andreu.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE



N° 148 Juin 2000



SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

COLLÈGE DE FRANCE

Place Marcelin-Berthelot, 75231 Paris Cedex 05

COMPOSITION DU BUREAU

REVUE D'ÉGYPTOLOGIE

ISSN 0037-9379

BULLETIN DE LA SOCIÉTE FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

RÉUNIONS TRIMESTRIELLES COMMUNICATIONS ARCHÉOLOGIQUES

N° 148 juin 2000

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 19 JUIN 2000

L'Assemblée Générale s'est tenue le lundi 19 juin 2000 à 17 heures, sous la présidence de Mme Dominique Valbelle, présidente, assistée de, M. Jean Leclant et Didier Devauchelle, vice-présidents.

Mme Affholder donne lecture du rapport financier de l'année 1999, présenté au Comité au mois de mars. Celui-ci est approuvé par l'Assemblée Générale.

Compte rendu de la précédente Assemblée Générale

Mme Véronique Laurent, secrétaire, donne lecture du procès-verbal de la précédente Assemblée Générale du 20 mars 1999 (BSFE 144), aucune observation n'est formulée.

Membres excusés

Mme Jocelyne Berlandini-Keller, Mlle Sylvie Caroff, Mlle Astrid Chareille, Mme Claude Chauveau, M. Adrien Cornaggia, Mme Jacqueline Droguet, M. Nicolas Grimal, M. Michel Kirkor, M. Jean Daniel Krzysosiak, Mme Lecomte, M. Jacques Livet, M. Arpag Mekhitarian, Mme Laure Pantalacci,, le Père Peigné, M. François Resche, Mme Martine Ruello, Mme Marie-José Sudrie, M. Christian Sturtewagen, M. Claude Traunecker, M. Roland Tefnin, M. Claude Vandersleyen, Mme Vera von Droste, M. Heerma Van Voss.

Nouveaux Membres

M. Thomas Alamy, Mme Isabelle Demailly-Engelsen, M. Xavier Droux, Mme Ève Eyraud, M. Marc Flaczynski, Mme Nathalie Kouznetzkoff, M. Pierre Maerten, Mme Jany Malaty, M. Jean-Pierre Meunier, M. Pierre Penet, M. Bernard Quinquis, Mlle Patricia Rigault, Mlle Magali Robert, M. Mathieu Roudier, M. Alain Sauron, M. Leszek Slowikowski, M. Gérard Wyss.

Nouvelles

– L'institut de Papyrologie et d'Égyptologie de Lille III et l'ESA 8027 du CNRS «Habitat et sociétés urbaines en Égypte et au Soudan» organisent un colloque les 7 et 8 juillet sur *Le Sceau et l'Administration dans la vallée du Nil* à L'université Charles de Gaulle-Lille III, Maison de la Recherche. B.P. 149, F-59653, Villeneuve d'Ascq-Cedex.

– Le British Museum organise un colloque international les 27 et 28 juillet 2000 sur *La nécropole thébaine: passé, présent et futur*.

– La 9e Conférence Internationale des Études Méroïtiques aura lieu du 24 au 27 août 2000 à Münich, sous le titre *Méroe 2000*. S'adresser à Sylvia Schoske ou Alfred Grimm au Staatliches Museum Ägyptischer Kunst, Meisertraße 10, D-80333 München.

– La 5e Conférence Internationale des études nubiennes aura lieu du 30 août au 1er septembre 2000 à l'Université de Durham sous le titre *Soudan; passé, présent et futur*.

– La réunion annuelle du Comité International pour l'Égyptologie ou CIPEG, se tiendra du 19 au 24 Septembre 2000 à Bucarest en Roumanie. Renseignements auprès du Prof. Miron Ciho, Universitatae Bucuresti, Facultatea de istorie, B-ulRepublicii nr.13, sect.1, of. Postal 1, RO-7000310 Bucuresti. Tel.: ++1-61443508. E-mail: mciho@hotmail.com

– Nous vous rappelons l'exposition qui a lieu actuellement à l'Institut du monde arabe «*L'art copte en Égypte. 2000 ans de christianisme*». Cette exposition fermera ses portes le 3 septembre 2000.

– Nous sommes heureux de féliciter l'association Thotweb, animée par des étudiants en égyptologie dont le site internet a été sélectionné par le journal Le Monde, parmi les 350 meilleurs sites culturels mondiaux. Cette association vient de faire paraître un CD-Rom sur: Auguste Mariette, *Monuments divers recueillis en Égypte et en Nubie*.

RAPPORT FINANCIER

EXERCICE 1999

CHARGES DE FONCTIONNEMENT		PRODUITS DE FONCTIONNEMENT	
Impression BSFE (141-142-142)	63 650,40	Cotisations perçues	
Impression RDE (49)	146 349,60	* années antérieures	5 170,00
Frais d'établissement des publications	24 000,00	* année 99	305 247,59
		* année 00	8 290,00
Coûts des revues	234 000,00		318 707,59
Frais de conférences	11 400,00	Participation conférences	19 674,01
Frais liés à l'activité normale	15 701,40		
Frais liés au déménagement	12 591,75		
Dons	37 250,00	Vente de publications	
Petites fournitures	7 744,06	* BSFE	4 660,00
Frais postaux	26 504,13	* RDE	15 075,00
Frais bancaires	455,33		
Entrées Ancien empire	9 170,00		19 735,00
		Dons	4 847,41
Changes de personnel	32 578,75		
Charges sociales	3 373,27		
		Total des produits de fonctionnement	362 964,01
		Produits financiers	
		* produits de participation	3 655,98
TOTAL DES CHARGES	390 768,69	TOTAL DES PRODUITS	366 619,99
		SOLDE NEGATIF	24 148,70
TOTAL GENERAL	**390 768,69**	**TOTAL GENERAL**	**390 768,69**

ACTIF NET AU 31/12/98		JUSTIFICATIF DE L'ACTIF NET AU 31/12/99	
Crédit Agricole	31 896,20	Situation nette au 30/12/98	303 721,50
Livret Crédit Agricole	10 000,00	Solde NÉGATIF	-24 148,70
CCP	3 069,20	**Situation nette au 31/12/99**	**279 572,80**
Caisse	1 145,82		
Portefeuille	235 631,16	Dettes à régler en 01/00	2 169,58
		Dettes à régler	**2 169,58**
TOTAL	**281 742,38**	TOTAL	**281 742,38**

Réflexions sur la Satire des Métiers

Alessandro Roccati

La «Satire des Métiers» – à vrai dire l'Enseignement de Khéty – n'est qu'un prétexte. J'ai été intrigué par une œuvre qui jouit d'une extraordinaire renommée au Nouvel Empire égyptien, pendant la XVIIIe dynastie d'abord, et à l'époque ramesside ensuite surtout auprès de la communauté de Deir el-Médineh. Les manuscrits parvenus se dénombrent par centaines, soit des papyrus, soit des tablettes, soit surtout des ostraca qui ne renferment souvent qu'un court extrait ou passage, mais qui dans l'ensemble recouvrent le texte d'un bout à l'autre. Parmi les inédits on compte quelques belles pages d'un papyrus ramesside de Turin, que j'ai identifié en 1978 et utilisé pour un recueil de traductions paru en 1994. Celui-ci est passé presque inaperçu du monde savant, étant ignoré par la majorité des références bibliographiques[1].

L'attribution au Moyen Empire – plus précisément au début de la XIIe dynastie – est le fruit de conjectures, qu'on peut quand même étayer avec de bons arguments. La reproduction de la Satire dans les manuscrits du Nouvel Empire n'est pas isolée, mais, en raison de sa modeste longueur, elle est liée à d'autres textes utilisés dans l'enseignement scolaire: entre l'Enseignement d'Amenemhat I et l'Hymne au Nil (P. Sallier II), précédant le seul Hymne au Nil (P. Anastasi VII) et suivant l'Enseignement d'un Homme à son fils (P. BM EA 10775 e, f verso)[2]. Dans le lot des papyrus Ch. Beatty l'on retrouve la Satire (XIX) et l'Hymne au Nil (V). À son tour l'Hymne au Nil est suivi par l'Enseignement d'un Homme à son fils sur un autre rouleau turinois que j'ai ouvert en 1973

[1] B. Mathieu: La «Satire des métiers». Dossier bibliographique: Grafma Newsletter 2 (1998) 37-40.

[2] H.W. Fischer-Elfert, Neue Fragmente zur *Lehre eines Mannes für seinen Sohn* (P. BM EA 10775 und P. BM EA 10778): JEA 84 (1998) 85-92: 92.

(CGT 54016)[3]. Il s'agit d'œuvres qui ne sont attestées qu'au Nouvel Empire et pour lesquelles quelqu'un a avancé une date de composition correspondante. Pourtant, à en croire le P. Ch. Beatty IV, l'auteur déclaré de la Satire des métiers, auquel était attribué aussi l'Enseignement d'Aménemhat I, était classé parmi les écrivains de la «belle époque», en compagnie de Ptahhotep, Néferty et d'autres. Son nom Khéty est de surcroît un appellatif mis à la mode par la dynastie heracléopolitaine (la Xe), et nous ramène au nord de l'Égypte.

D'emblée une question se pose: est-ce le hasard qui a caché des témoignages plus anciens (on songe aux nombreuses copies de Sinouhé ou du Paysan remontant au Moyen Empire) ou bien ces œuvres sont-elles vraiment plus récentes? Un regard au contenu de la satire soulève des doutes à ce propos: cette liste de métiers n'est pas encore inscrite dans l'Onomasticon du Ramesseum, mais elle sera beaucoup enrichie dans l'Onomasticon d'Aménémopé, ce qui nous aide à saisir le classement des occupations à une époque donnée. Celles-ci sont bien illustrées sous forme figurée dans les peintures des ateliers à Thèbes que l'on admire sur la paroi sud du long passage de la tombe de Rekhmirê: depuis les orfèvres et les menuisiers jusqu'aux potiers et aux maçons, sans négliger à la fin le bureau des scribes. Une fois de plus art et écrit en Égypte se trouvent reflétés l'un dans l'autre! Si un tel rapprochement devait se confirmer, entre un texte littéraire et un chef d'œuvre d'art figuratif, nous aurions là soit un commentaire, soit un nouvel exemple de traduction ou de passage de la parole à l'image. Faut-il ajouter que dans les tombeau de Rekhmirê il n'y a aucune trace de mépris (Fig. 1)?

Ce classement correspondait à un point de vue sélectif. Les paysans, qui étaient sans aucun doute la population la plus nombreuse du pays, n'apparaissent que vers la fin du texte de la Satire, près des maraîchers, des chasseurs et des pêcheurs. Les activités plus importantes, qu'on veut ridiculiser, correspondent en réalité à celles de techniciens[4], car c'est avec le rôle de technicien que la fonction de scribe, proposée par l'auteur, doit rivaliser. Cela s'oppose carrément à la situation de l'Ancien Empire, où les beaux arts étaient beaucoup plus soignés que les belles lettres, et où une pareille attitude n'aurait pas été vraisemblable, à moins de sortir de la région memphite, la seule où des ateliers importants auraient fonctionné[5]. Dans la Satire il n'y a non plus aucune mention de hauts dignitaires, de prêtres, de magiciens ou de médecins, dont le prestige ne pouvait évidemment être mis en doute, et qui de toute façon devaient connaitre l'écriture. Tout cela a déjà été remarqué par B. van de Walle dans une étude fouillée[6].

On peut maintenant souligner que ce n'est qu'en apparence que tous les métiers évoqués dans la Satire sont rangés d'un point de vue professionnel, et non social; comme il n'y a aucune remarque explicite à caractère ethnique, contrairement à ce que nous connaissons pendant le Moyen Empire[7]. La séquence des occupations n'est pas sans suggérer quelque ordre social, selon un mouvement descendant, les activités des spécialistes précédant celles qui étaient exercées par la plupart des gens – tels les paysans, comprenant beaucoup d'étrangers –

[3] H.W. Fischer-Elfert, *Die Lehre eines Mannes für seinen Sohn* (Äg. Abh. 60), Wiesbaden 1999.

[4] O. Berlev, *Trudovoe naselenje Egypta v epochu Srednego Tsarstva*, Moscou 1972.

[5] D. Wildung, «La Haute Égypte, un style particulier de la statuaire de l'Ancien Empire?», in L'art de l'Ancien Empire égyptien, Actes du colloque organisé au musée du Louvre par le Service culturel le 3 et 4 avril 1998, Paris 1999, 335-346.

[6] «Le thème de la Satire des Métiers dans la littérature égyptienne»: CdE 22 (1947) 55-72.

[7] O. Berlev, o.c.

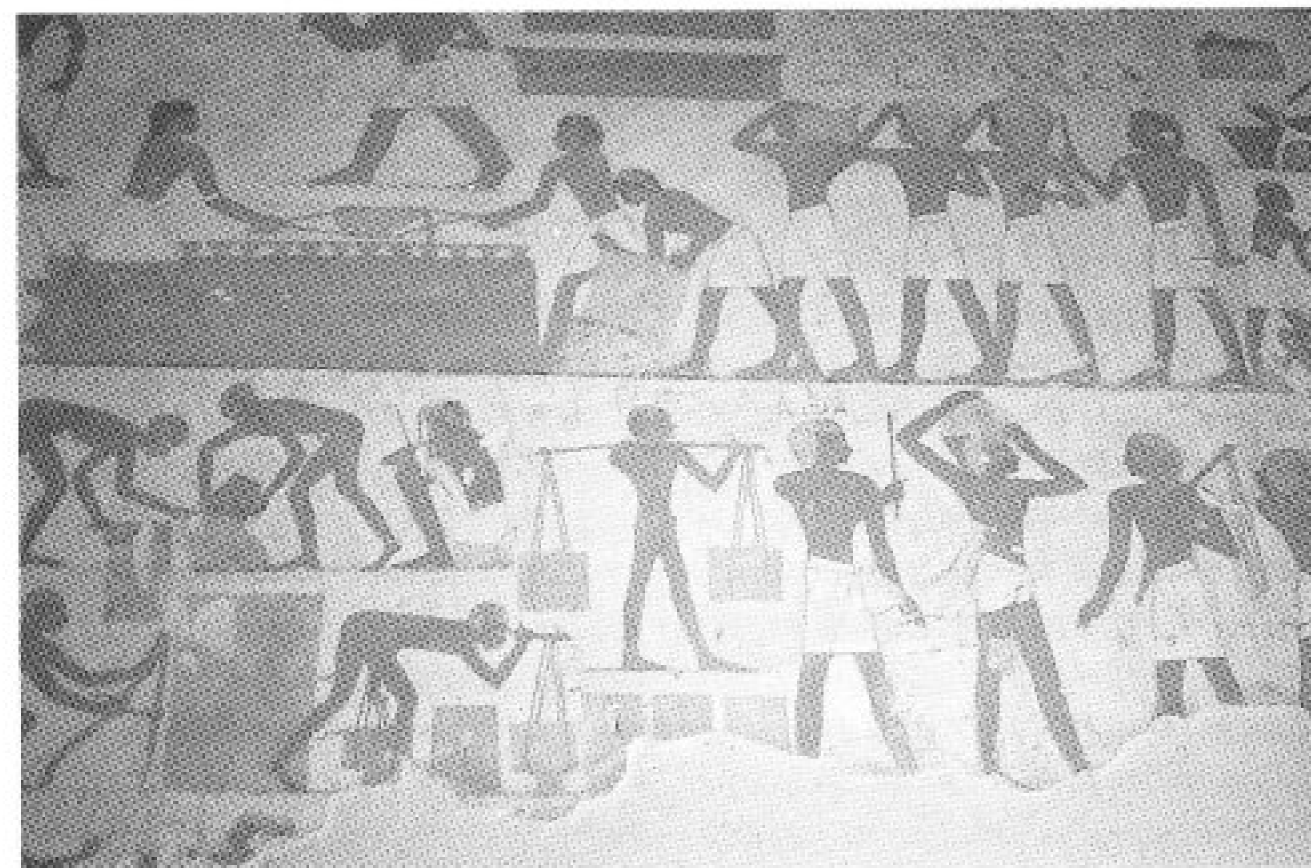


Fig. 1. *«J'ai vu le forgeron à son labeur – à la gueule de son four. – Ses doigts sont comme si c'était un crocodile; – il est plus nauséabond que les œufs de poisson».*
(TT 100: Rekhmirê)



Fig. 2. Maçons fabriquant des briques (TT 100: Rekhmirê).

mais qui étaient ressenties comme moins intéressantes. Suivaient des occupations en sous ordre, comme les cordonniers, les blanchisseurs ou les tisserands. Aucune place n'est réservée aux femmes, non plus qu'aux enfants ou bien aux vieillards. Selon la règle appliquée aussi dans l'art, la description des niveaux plus bas de la société devient de plus en plus détaillée: c'est cette caractéristique qui souligne le sens de la satire, s'accompagnant de la mise en relief des côtés négatifs de la vie des pauvres comme de celle des animaux. Cela revient à dire que ce qui marque la nouveauté du texte n'est pas tellement une intention humoristique que la description, riche en détails, d'une tranche très large de la société de l'époque observée du haut de l'échelle sociale. C'est à travers cette opposition que l'élite établit sa propre identité (Fig. 2 et 3).

En effet la comparaison avec d'autres œuvres de même genre entraîne une intention politique s'adressant à des couches sociales distinguées. Fischer-Elfert a remarqué plusieurs points communs entre la Satire et l'Enseignement d'un Homme (de rang) à son fils, qui lient les deux œuvres en ce qui concerne la phraséologie relative aux qualités de l'orateur; il s'ensuit qu'elles seraient assez contemporaines et visant un même but. Leurs destinataires se placeraient

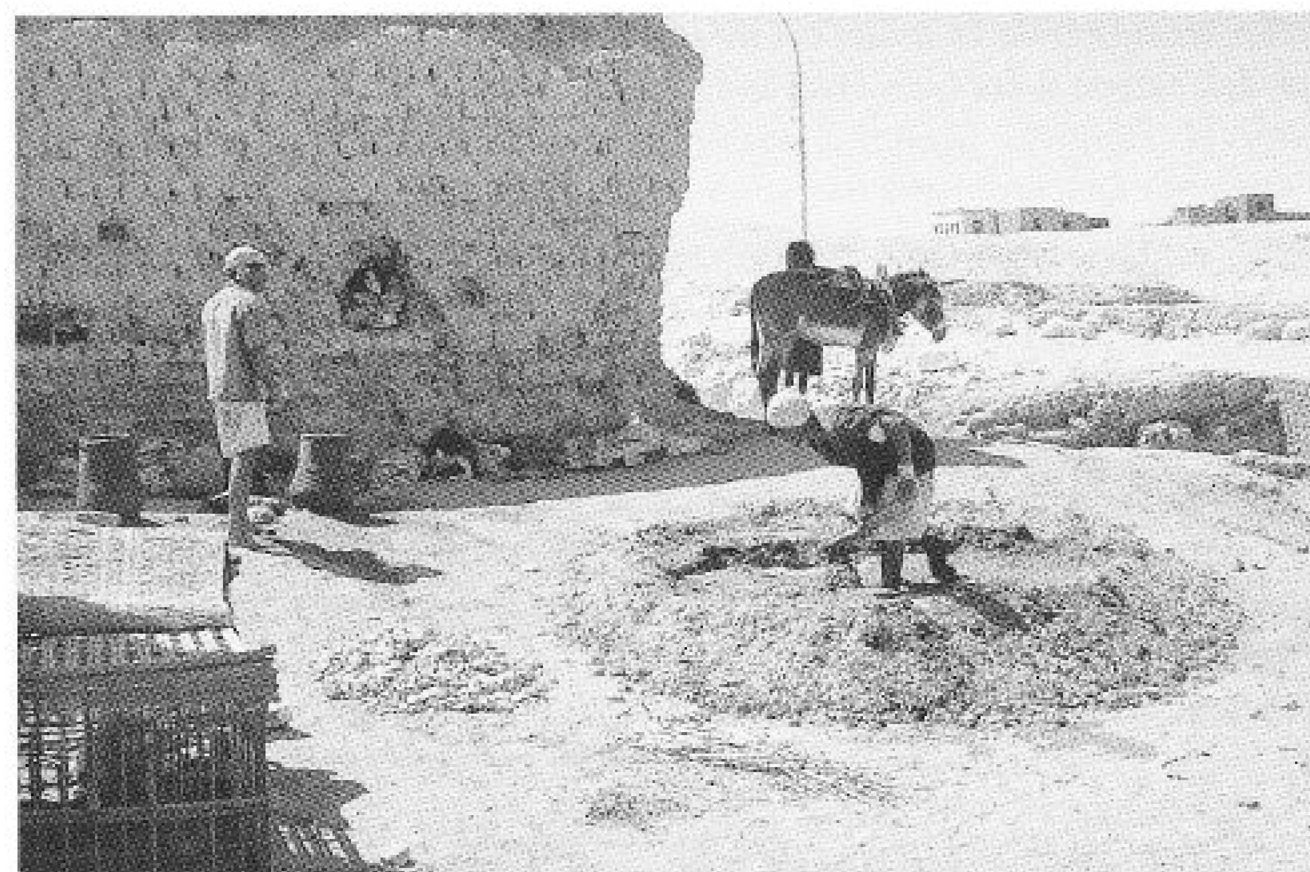


Fig. 3. Maçons au travail pour le réaménagement récent de la TT 27 (Sheshonq).

parmi les gens d'honneur[8]. Donc les activités passées en revue regroupaient des gens de rang inférieur comme importance dans l'échelle sociale, mais aussi par niveau de culture, et peut-être de provenance.

Au préalable le scribe héros de la satire ressemble davantage à un agent comptable qu'à un lettré. La littérature n'était pas encore un modèle culturel. En revanche on lui confie des missions, c'est l'appât dont l'auteur se sert pour emporter la conviction. Le garçon qu'on amène à la Cour – de la capitale, vraisemblablement Memphis ou d'une ville avoisinante comme Licht – pour l'instruire provient de la ville de Silé, à l'extrémité est du Delta. Il n'appartient donc pas par naissance à la couche élevée des courtisans, qu'il devra essayer d'imiter. Ainsi l'enseignement aurait été composé dans le nord du pays, tandis que toutes le copies que nous en avons ont été repérées dans la ville de Thèbes. Cependant on pourrait supposer que la diffusion de ces textes, comme tant d'autres, dans le milieu thébain, ne se produisit pas au Moyen Empire, et que nous avons là peut-être une preuve de la régionalisation de la littérature à cette même époque, comme il advient pour les Textes des Sarcophages.

[8] Fischer-Elfert, Lehre, p. 333 et 387.

La réception de ce texte, à l'instar des autres, a été bien élargie au Nouvel Empire, quitte à saisir l'éventuel anachronisme des situations décrites et peut-être des intentions recélées dans ce genre de littérature, qui malgré tout revenait à la mode. Le soldat, qui devient la cible d'autres pamphlets satiriques en nouvel égyptien, n'a point de place dans notre texte[9], aucune mention non plus n'est faite des chevaux, qui allaient devenir une présence obligée dans beaucoup de figurations et de textes. Les destinataires aussi avaient changé.

Les textes littéraires qui ont été conservés au Moyen Empire proviennent sûrement de tombes de la nécropole thébaine, dans lesquelles ils avaient accompagné leurs propriétaires, quoique on ne sache rien, ni où et ni par qui ils avaient été copiés[10]. Il y a des cas où les textes ont été insérés dans un contexte funéraire, comme le long extrait du Panégyrique royal gravé sur la stèle de Séhétépibrê à l'époque d'Aménemhat III à Abydos; ou le passage du Pâtre qui vît une déesse, melangé aux textes des cercueils sur un sarcophage thébain de la XII[e] dynastie; voire une citation de l'Enseignement de Djédefhor sur une stèle thébaine de la XI[e] dynastie[11]. La Satire avec les textes de remploi similaire au Nouvel Empire ne rentre pas dans ce genre. Il n'en demeure pas moins que l'Enseignement d'un Homme à son fils se recoupe avec le «Panégyrique royal», plus exactement l'Enseignement du (vizir) Mentouhotep (?), une personnalité de l'époque de Sésostris I; les fouilles américaines ont retrouvé sa tombe à Licht et on a vu qu'un résumé de son œuvre était cité sur une stèle abydénienne. Cette stèle de Séhétépibrê trouvait sa source en outre dans une stèle monumentale que ce vizir Mentouhotep avait aussi érigée à Abydos. La Satire était sans nul doute un texte rédigé, sinon il n'aurait pas inspiré tant de copies et de traditions différentes. Celle du papyrus de Turin (Fig. 4) qu'on a mentionnée s'avère plus correcte que mainte autre, sans être exempte de

[9] Cf. P. Ch. Beatty II vs 5.6-6.3 = P. Anastasi III rt 5-7, et H.-W. Fischer-Elfert: SAK 10 (1983) 147-149.

[10] Voir en dernier A.S. Von Bomhard, «Le conte du Naufragé et le Papyrus Prisse»: RdE 50 (1999) 61-65. Ces manuscrits pourraient avoir été empruntés à des ateliers memphites, ou avoir été écrits par des scribes d'origine septentrionale. Pour le classement de ces manuscrits les critères présentés dans mon étude: La scrittura del formante *tw* del passivo nel Medio Regno: RSO 39 (1964) 173-179, gardent tout leur poids.

[11] CGC 20538 (G. Posener, *L'enseignement loyaliste*, Genève 1976); T 9 C (M. Gilula: GM 29, 1978, 21-22); BM 1164 (H. Brunner, «Zitate aus Lebenslehren», in E. Hornung - O. Keel eds., «Studien zu altägyptischen Lebenslehren», Orbis Biblicus et Orientalis 28, Freiburg-Göttingen 1979, 112-122).

Fig. 4. Quelques variantes du manuscrit turinois.

fautes[12], et son intérêt est augmenté par le fait que, contrairement à la plupart des copies, la partie conservée du manuscrit renvoie à la fin du texte, notamment toute la section finale consacrée aux scribes.

Il y a une relation évidente entre cette œuvre et le monde de l'écriture dans sa dimension nouvelle. Le scribe dont parle le texte de la Satire n'est pas un graveur de hiéroglyphes, les signes sacrés, mais plutôt l'écrivain de papyrus hiératiques, chargé de l'administration et des comptes. C'est le contenu des missions qu'on lui propose qui entraîne le respect qu'on lui promet. Il ne faut pas oublier l'aspect linguistique: au palais il va apprendre à s'exprimer correctement en égyptien, de façon à savoir traduire en écrit les discours qu'il va entendre dans le pays. Son rôle ne sera pas limité, mais bien au contraire tout-à-fait ouvert, car il accomplira des «missions», occasion de contacts dans tout le pays. Le terme «mission» se trouve en ouverture de l'Enseignement d'Aménemhat I pour le définir peut-être avec le sens de «message», selon une interprétation que j'en ai donnée: «*il dit, avec un message de vérité, à son fils …*»

La langue de la Cour – et encore moins celle du temple – n'était sans doute pas à la portée de tout le monde à cette époque là. Il ne faut pas se laisser abuser par les textes, car la langue écrite comportait un modèle unique, solidaire de l'écriture. Assurément le berceau de l'égyptien avait été la région memphite, d'où l'écriture s'était propagée à l'Ancien Empire, sans pourtant changer la communication orale. Les Nubiens continuaient à utiliser le nubien dans leurs enclaves, les Oasiens peut-être le libyen, les nombreux Asiatiques accueillis en Égypte leurs dialectes sémitiques. Mais au niveau de l'écrit, tous s'efforçaient d'employer l'égyptien, le seul moyen conçu pour l'expression écrite, tout comme en Mésopotamie c'était le babylonien écrit en cunéiformes qui allait remplir le même rôle, et s'imposer – à l'âge amarnien – même en Égypte. Pour cela il fallait avoir été à l'école ou bien avoir recours à quelqu'un qui avait fait des études. Il se peut que le «moyen égyptien» n'ait jamais été vraiment parlé dans le midi de l'Égypte, et par la couche non cultivée de la région thébaine. Tous les textes littéraires composés au Moyen Empire se réfèrent au nord du pays, comme les contes du Paysan et de Sinouhé, dont le nom rappelle le culte de l'Hathor memphite, et qui pourtant étaient lus à Thèbes pendant la XIIe dynastie. Mais il n'y a pas de thèmes situés à Thèbes à cette époque, comme si Thèbes était un endroit de «reproduction» d'œuvres littéraires, mais pas de «production».

[12] J'ai exploité une variante de ce papyrus pour une enquête phonétique: «Conservatività dell'egiziano: Atti della terza giornata di studi camito-semitici e indoeuropei». Roma 1984, 107-115.

À titre de justification on peut comparer la situation au temps de la dynastie nubienne (la XXVe, dès 750 av. J.-C.) dans sa capitale de Napata / Gebel Barkal, où l'égyptien était seul utilisé dans les textes, à savoir sous sa forme savante, chez une peuplade tout à fait hétérophone. De la même façon en Égypte à l'époque amarnienne on ne parlait pas non plus le babylonien, ni l'araméen sous la domination perse, en dépit de l'emploi officiel de ces langues! Les Hyksos n'avaient sûrement pas été égyptophones tout en utilisant à l'écrit seulement l'égyptien. Au temps des Lagides le grec n'arriva jamais à supplanter l'égyptien dans la communication courante, même s'il le remplaça en tant que langue de la littérature jusqu'après la naissance du copte.

Au demeurant on peut se demander si le texte de la Satire n'est pas lui même l'aboutissement et la codification d'un genre de comportement qui lui a servi d'inspiration. Une biographie thébaine de la Première Période Intermédiaire – récemment reconstituée à partir de deux morceaux, l'un a Florence, l'autre à Strasbourg – nous présente les exploits d'un Antef qui fut «chargé de mission»[13] par son nomarque auprès d'autres nomarques, en raison de l'efficacité de sa parole («*j'étais un ouvert de bouche, bienfaisant de programmes, emportant la conviction le jour de l'assemblée, qui sait prononcer un discours et qui est sage dans son cœur le jour du conseil*»)[14]. Voilà l'essentiel de la Satire des métiers presque un siècle avant sa composition et bien avant l'arrivée à Thèbes de l'influence memphite. On pourrait envisager que dans ce cas c'est la monarchie du Moyen Empire qui a tiré profit d'une expérience déjà bien établie dans la Vallée du Nil.

Cependant la Satire des métiers est autre chose, car c'est la mise par écrit de ces préceptes de savoir dire et de savoir faire, redevable pour la première fois à l'initiative de la cour royale. Il faut alors comparer l'enre-

[13] Cet exemple n'a pas été retenu dans le recueil de M. Valloggia, *Recherche sur les «messagers» (wpwtyw) dans les sources égyptiennes profanes*, Genève 1976 (Centre de Recherche d'Histoire et de Philologie de la IVe Section de l'École Pratique des Hautes Études II. Hautes études orientales 6).

[14] H.G. Fischer, Egyptian Studies III. Varia Nova, New York 1996, 83-88. Des clichés semblables se retrouvent dans H.G. Fischer, «The Inscriptions of *In-it.f*, born of *Tfi*»: JNES XIX (1960) 258-268: ils ressentent peut-être l'influence memphite, voir la note suivante.

gistrement des discours du Paysan plaideur qui se place à peu près à la même époque; tous les manuscrits du conte du Paysan ont été retrouvés dans la nécropole thébaine, comme si ce récit éveillait là-bas un intérêt particulier par son genre. Le rayonnement de la littérature courtisane ira de pair avec l'essor des écoles artistiques provenant du nord que l'on remarque après l'unification de l'Égypte avec la XI[e] dynastie[15] et l'accueil de la langue distinguée, utilisée aussi pour les écrits, dont on constate l'épanouissement en même temps[16]. De toute façon la production culturelle est redevable à l'existence d'un centre qui s'en charge et qui correspondrait à la capitale, comme en témoigne encore le prologue de la Satire. C'est l'existence d'un seul centre qui explique aussi l'unité linguistique et qui éclaire les intentions confiées aux œuvres produites, soit, dans notre cas, le point de vue du Palais, sans tenir compte de leur réception successive et du succès dont elles ont joui si longtemps. La ville de Thèbes avait joué un rôle décisif dans la réunion du pays à la XI[e] dynastie, mais elle n'était jamais devenue le centre principal de la culture égyptienne, même si, pendant la XII[e] dynastie cette ville devint un des chantiers majeurs de l'Égypte.

En effet le vizir Mentouhotep, enterré dans un tombeau splendide à Licht, et auteur probable d'un traité politique, pourrait avoir été, en raison de son nom, de souche thébaine. Il aurait été ainsi, de quelque façon, le pendant de notre Khéty. Thèbes avait possédé certes quelque importance culturelle, sans garder une position de prestige vis-à-vis de Memphis ou d'Héliopolis. D'une part on observe donc un vizir, Mentouhotep, de l'autre un savant, Khéty, qui n'avait pas apparemment de position élevée; on pourrait clore le tableau par la figure du Paysan du conte (Fig. 5), lequel savait seulement bien parler, mais non écrire. Aux trois différentes couches sociales semblent correspondre autant de provenances (Thèbes? Silé? l'Oasis du Sel ou Ouadi Natrun?). Les discours présentés par des gens si différents avaient des contenus variés et bien sûr des destinataires adéquats, mais c'était la Cour de Pharaon qui faisait leur raison d'être et leur uniformité.

[15] H.G. Fischer, «An Example of Memphite Influence in a Theban Stela of the Eleventh Dynasty»: Artibus Asiae 22 (1959) 240-252; D. Arnold, «Amenemhat I and the Early Twelfth Dynasty at Thebes»: MMJ 26 (1991) 5-48: 30-32; L. Gabolde, *Le «Grand Château d'Amon» de Sésostris I à Karnak* (Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres), Paris 1998, pour la reprise à Karnak du modèle d'Héliopolis. Au sujet du déplacement des artistes: R.O. Faulkner, «The Stela of the Master-Sculptor Shen»: JEA 38 (1952) 3-5 (époque de Sésostris I).

[16] W. Schenkel, «Notes sur la transmission de l'autobiographie traditionnelle»: RdE 15 (1963) 63-67.



Fig. 5. Paysan au chadouf dans la campagne de Gourna (Thèbes).

L'éloquence avait sans doute existé en Haute Égypte sans se soucier de la diffusion de la langue memphite. Ce qui était neuf c'était l'enregistrement par écrit et dans une langue précise, nécessaire pour écrire. Le susnommé Antef met en évidence parmi ses titres qu'il était «directeur des allophones (*aou* en égyptien)», c'est-à-dire qu'il connaissait aussi la langue locale, comme beaucoup de ses pareils en Haute Égypte. Au Nouvel Empire l'étude de ces textes en moyen égyptien pouvait sonner tant comme l'étude d'une langue morte que comme l'apprentissage d'une langue étrangère, dans un milieu uniformisé par l'emploi du «nouvel égyptien» dans la communication. Ailleurs[17] j'ai essayé de montrer que le nouvel égyptien n'est pas simplement une étape dans le développement de la «langue égyptienne», mais qu'il est avant tout

[17] A. Roccati, «La lingua diffusa. Politica e lingua nell'Egitto ramesside»: PdP 268 (1993) 26-37.

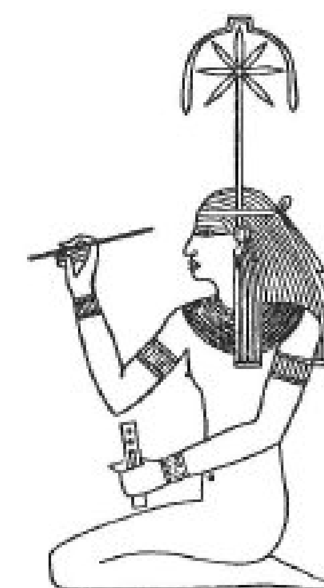
l'expression et la représentation de la prise de conscience d'une société populaire et composite, qui rassemble tous ceux qui sont sujets du pharaon, égyptiens ou non, à l'époque de sa plus haute puissance. L'entrée en scène du nouvel égyptien déjà à l'âge amarnien, mais surtout à l'époque ramesside (XIXe et XXe dynasties) est à considérer comme un signe que l'agrandissement de l'état du pharaon acquiert des caractères qui annoncent la nature d'un «empire», ce qui n'est pas adéquatement représenté au niveau matériel[18].

La satire des métiers devient sous ce jour non pas tellement le mépris de situations pénibles que la célébration de la primauté intellectuelle. Peu s'en faut que le but de l'ouvrage n'ait pas été la mise en valeur d'une couche de bureaucrates, selon l'interprétation à mon avis trop restreinte qui en est donnée couramment. Peut-être cette revue de métiers peu attrayants en regard de la profession de scribe exprimait-elle surtout le programme d'une civilisation nouvelle, fondée sur l'écriture et sur une langue commune. Rappelons-nous le Paysan, qui sait bien parler (l'égyptien?), mais qui ne sait pas écrire, et ses discours sont pour ainsi dire «enregistrés» à son insu. C'est la difficulté linguistique que vont rencontrer les écoliers du Nouvel Empire face à un texte conçu dans une langue qui leur est étrangère.

Aussi pour eux le message du texte est d'apprendre la bonne langue d'antan, que quelqu'un leur aura encore présentée, avec une prononciation approximative reçue à travers une tradition orale. Par ailleurs à l'âge ramesside tout le monde s'exprimait en nouvel égyptien, la langue courante dans tout le pays pour la communication orale qui désormais devenait la nouvelle langue écrite, remplaçant l'égyptien écrit de jadis. C'était une société nouvelle, répandue bien au delà des limites géographiques de l'Égypte, où les étrangers avaient appris l'égyptien sans abandonner pour autant leurs cultures, l'emploi du cunéiforme et du babylonien étant repoussé au delà des frontières. C'était probablement la première fois qu'en Égypte une langue véhiculaire – et non une langue écrite – aurait été formée pour être utilisée aussi dans l'écriture, et il ne fait pas de doute que ce choix a été délibéré.

Ce n'est pas un hasard si cette langue allait utiliser de préférence les papyrus et les ostraca, c'est à dire des moyens éphémères, tout comme l'écriture courante pour la noter était le hiératique et non les hiéroglyphes. Tout ce qui se réfère au nouvel égyptien sort du cadre du sacré et de la tradition, pour représenter l'actualité et la normalité sociale. C'est un des caractères qui désormais s'opposent à la haute culture cérémonielle de l'état. Ce changement a probablement choqué moins les gens dans le midi et dans la région thébaine, un pays «colonisé» par la langue memphite des hautes époques, et où le nouvel égyptien avait débuté déjà sur les stèles de Kamosé, célébrant la victoire de ce roi contre les Hyksos. Le renouveau de la culture d'État aurait démarré plus facilement dans une capitale marginale et il faut avouer qu'il aurait été étrange de viser la production d'œuvres en égyptien classique dans une pareille ambiance. La persistance de textes rédigés en langue sacrée à l'intérieur des temples pendant la XVIIIe dynastie ne change rien au tableau: le milieu des dieux a toujours été bien séparé de celui des hommes.

Cet aboutissement a été sans doute un achèvement important pour la formation successive d'autres langues véhiculaires dans le scénario méditerranéen. Si nous avons choisi de nous occuper de la «satire des métiers», en faisant de l'archéologie linguistique, c'est que son histoire nous a paru illustrer le déclenchement de ce processus, qui peu à peu a globalisé la civilisation pharaonique.



[18] B.J. Kemp, «Imperialism and Empire in New Kingdom Egypt (c. 1575-1087 B.C.)», in P.D.A. Garnsey e C.R. Whittaker (ed.), «Imperialism in the Ancient World», Cambridge 1978, 7-57 et 285-297.

La collection égyptienne du musée Dobrée (Nantes)

Guillemette Andreu

Longtemps occultées par la prestigieuse collection du musée du Louvre, les collections égyptiennes conservées dans les musées de province sortent peu à peu de l'ombre, sous l'impulsion active de leurs conservateurs et grâce à la collaboration d'égyptologues extérieurs qui participent au catalogue scientifique de ces collections. Ainsi, on a pu voir paraître lors de la décennie écoulée les catalogues de collections aussi importantes que celles de Roanne[1], Amiens[2], Aix en Provence[3], Dijon[4], Strasbourg[5], ou encore Rennes[6]. Manquent encore à ce jour quelques catalogues attendus depuis longtemps, dont celui de la collection du musée Dobrée à Nantes[7].

Situé dans le centre bourgeois de la ville de Nantes, le quartier Graslin, le musée Dobrée frappe le visiteur par la richesse et la variété de ses collections et l'aspect étonnant de son architecture. Un homme est à l'origine de ce musée : Thomas Dobrée (1810-1895). Issu d'une lignée trois fois centenaire de négociants et d'armateurs du port de Nantes, Thomas Dobrée abandonne les affaires à vingt-huit ans pour s'adonner à sa passion : la collection d'œuvres d'art[8]. À partir de 1862, il se consacre à l'édification de son «palais», destiné à accueillir les dix mille objets qu'il a réunis. Construit dans le périmètre immédiat du manoir médiéval du duc de Bretagne Jean V (fin XIVe siècle), le palais Dobrée affecte un style néo-médiéval que l'on doit à Viollet-le-Duc. À sa mort, Thomas Dobrée lègue palais et collections au département de Loire-inférieure, et, en 1896, ses collections sont réunies à celles du musée archéologique pour former les musées départementaux de Loire-inférieure. En 1974, une extension des bâtiments s'impose et une construction moderne est établie dans un angle du jardin. C'est là que sont présentées les collections archéologiques et, bien sûr, la collection égyptienne.

Comme presque toutes les collections de musées, la collection égyptienne de Nantes est le fruit de dons, de dépôts et de legs divers qui l'enrichissent depuis près de deux siècles. Elle a connu une histoire mouvementée, déménageant plusieurs fois et changeant d'affectation au cours des décennies.

Les premiers objets égyptiens sont donnés en 1819 par le célèbre voyageur archéologue et naturaliste nantais Frédéric Cailliaud (1787-1869). Il m'est agréable de rappeler qu'ici même, en novembre 1969, le Professeur Jean Leclant rendait hommage à ce pionnier[9]. Puis, par testament, le même Cailliaud lègue au musée d'archéologie une quarantaine d'objets, rapportés de ses voyages en Égypte. Ces objets rejoignent le musée à sa mort en mai 1869. De ces premières acquisitions, on a deux catalogues imprimés, établis en 1856 et 1869 par un certain Fortuné Parenteau[10]. En 1882, Emmanuel de Rougé en dresse un inventaire rapide mais fort utile, qu'il présente à la Société nationale des Antiquaires de France[11].

Peu à peu, la collection s'augmente de divers dons dus à des personnalités locales sur lesquelles les archives restent évasives[12] mais sans doute

[1] *Catalogue des antiquités égyptiennes du musée Joseph Déchelette*, Roanne, 1990 (par M. Gabolde).

[2] *La collection égyptienne du musée de Picardie*, 1994 (par O. Perdu et E. Rickal).

[3] *Musée Granet, Aix en Provence, collection égyptienne*, 1995 (par C. Barbotin).

[4] *Antiquités égyptiennes. Inventaire des collections du Musée des Beaux-Arts de Dijon*, 1997 (par V. Laurent, avec la collaboration de M. Desti).

[5] *Strasbourg, Musée archéologique, antiquités égyptiennes de la collection G. Schlumberger*, 1998 (par A. Schweitzer et C. Traunecker).

[6] *Collection égyptienne de l'époque pharaonique, musée des Beaux-Arts de Rennes*, 1999 (par E. Rannou).

[7] Le musée Dobrée est un musée départemental qui relève de la tutelle administrative du Conseil Général de Loire-Atlantique. Son directeur actuel est J. Santrot, conservateur en chef. Les collections archéologiques sont sous la tutelle scientifique de M.-H. Santrot, conservateur. Je les remercie tous deux de leur aide et collaboration à chacune de mes missions dans leur musée.

[8] Une exposition lui a été récemment consacrée à l'occasion du centenaire du musée Dobrée. On trouvera dans le catalogue «*Thomas Dobrée, un homme, un musée*», 1997, toute la documentation relative à ce personnage illustre.

[9] J. Leclant, «Hommage à Frédéric Cailliaud de Nantes (1787-1869)», BSFE n° 56, 1969, p. 7-10; id. CRAIBL 1989, p. 651-652. Un ouvrage consacré au grand voyageur est sorti récemment: M. Chauvet, *Frédéric Cailliaud, Les aventures d'un naturaliste en Egypte et au Soudan, 1815-1822*, 1989 (introduction par M. Dewachter).

[10] F. Parenteau, *Catalogue du musée départemental d'archéologie de Loire-inférieure*, 1856, p. 94-101, et 1869, p. 123-133.

[11] «Notes sur la collection égyptienne du musée départemental archéologique de la Loire-inférieure», *Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France*, t. 43, 1882, p. 73-94.

[12] Citons, parmi ces donateurs, messieurs Bizeul, Prevel, Lelièvre, Mauduit. Une figurine en faïence proviendrait de la collection D. Vivant Denon.

y-a-t-il encore des recherches à faire dans ce domaine.

Au début du XXe siècle, un autre musée nantais, le musée des arts décoratifs (abrité dans le château des Ducs), bénéficie d'une attribution par le musée Guimet d'un lot de tissus et d'objets (céramique, objets de bois) mis au jour par Albert Gayet à Antinoë, lors de ses campagnes de fouilles particulièrement fructueuses de 1907-1908.

En 1924, le musée du Louvre, représenté par Charles Boreux, consent un dépôt d'environ 300 œuvres à ce musée. Parmi ces objets, certains proviennent de la première collection Cailliaud vendue en 1824 au Cabinet des médailles de la Bibliothèque du Roi (future Bibliothèque nationale) et donnée par cet établissement au Louvre en 1907. Le hasard administratif fait parfois bien les choses : des objets égyptiens mis au jour par le nantais Cailliaud un siècle plus tôt se retrouvent dans sa ville natale par le truchement de ce dépôt. Dans le dépôt du Louvre de 1924, se trouve également un beau lot de pièces provenant des fouilles françaises à Éléphantine et à Assiout.

En 1942, le château des Ducs subit de graves bombardements, qui endommagent partiellement notre collection. À la fin de la guerre, on pare au plus pressé et, en décembre 1955, Paule Kriéger, chargée de mission au département des Antiquités égyptiennes du Louvre est envoyée à Nantes pour une mission d'inspection par Jacques Vandier. Cette mission fait alors l'objet d'un rapport succinct mais précieux sur les objets de la collection.

À la suite de ce rapport, qui décrit le très mauvais état de certaines antiquités et des momies de la collection, la mairie et le musée décident en 1956 de déposer les momies et autres crânes dans l'ossuaire d'un cimetière de la ville. Puis, en 1962, la collection égyptienne du musée des arts décoratifs est transférée au musée Dobrée [13] où elle rejoint d'autres collections archéologiques, dont le fonds Cailliaud.

Depuis 1962, la collection égyptienne du musée Dobrée intéresse ponctuellement des égyptologues, sans jamais déboucher sur une publication. Paul Barguet vient à Nantes en septembre 1962 pour y copier les inscriptions. Puis, dans les années 80, Liliane Aubert étudie les ouchebtis provenant du Cabinet des médailles et en dresse un inventaire informatisé.

Toujours dans les années 80, une étudiante de l'École du Louvre, Altijana Voljevica, se voit confier par Christiane Ziegler[14] le catalogue de cette collection comme mémoire de l'École du Louvre. Malheureusement cette étudiante, qui avait déjà bien avancé ses recherches et avait, semble-t-il, pris très à cœur ce travail, a mis fin à ses jours à l'automne 1988. Cette disparition tragique nous a tous beaucoup affectés, et c'est aussi aujourd'hui l'occasion de lui rendre un hommage tardif. J'ai eu accès à ses dossiers et ai pu constater que sa jeunesse dans la discipline lui rendait la tâche particulièrement difficile. Ce n'est que quelques années plus tard, en juin 1996, que Christiane Ziegler me demandait de reprendre ce dossier. J'acceptai, sans connaître la collection autrement que par ouï-dire. Elle jouissait d'une belle réputation et je pensais naïvement en faire assez vite le tour.

À ce jour, j'ai passé cinq semaines sur place, occupée à faire des fiches de tous les objets en les prenant étagère par étagère, vitrine par vitrine. On peut estimer à plus de six cents le nombre d'objets égyptiens conservés au musée Dobrée[15], si l'on inclut les objets romano-byzantins provenant d'Antinoë et les tissus coptes[16]. Cela veut dire qu'il s'agit d'une très grosse collection. Pour comparaison, celle de Strasbourg comporte deux-cent quatre-vingts objets ; celle de Roanne deux-cent soixante, celle d'Aix en Provence, moins de deux cents.

La qualité et l'intérêt scientifique ou artistique de la collection de Nantes sont inégaux, variables, sans dominante vraiment sensible mais avec quelques très belles pièces, que l'on peut considérer comme majeures. Le premier millénaire avant notre ère et le début de l'ère chrétienne sont très largement représentés, avec beaucoup d'ouchebtis, au détriment des troisième et deuxième millénaires, pour lesquels ne figurent que quelques œuvres. Le dépôt du Louvre de 1924 a parfois été une expédition pure et simple de caisses d'objets des fouilles françaises des années 10 et 20, envoyées d'Égypte par des archéologues, pas ou peu vues par les conservateurs du Louvre qui les ont adressées à Nantes sans en avoir fait l'inventaire ni estimé l'intérêt. Actuellement, le meilleur de la collection bénéficie d'une exposition thématique particulièrement attrayante dans le cadre de l'exposi-

[13] Arrêté du 15 nov. 1961. J. Vandier était alors conservateur en chef du département des Antiquités égyptiennes du musée du Louvre et D. Costa directeur du musée Dobrée.

[14] Conservateur général, chargée du département des Antiquités égyptiennes du Louvre, professeur à l'École du Louvre.

[15] Une première mission, en juin 1996, a été consacrée au récolement du dépôt du Louvre, effectué par Sylvie Guichard, ingénieur d'études au département des Antiquités égyptiennes du Louvre.

[16] Environ cent cinquante selon le rapport de mission établi par Marie-Hélène Rutschowscaya, conservateur en chef chargé de la section copte au Louvre, en date du 17 septembre 1998.

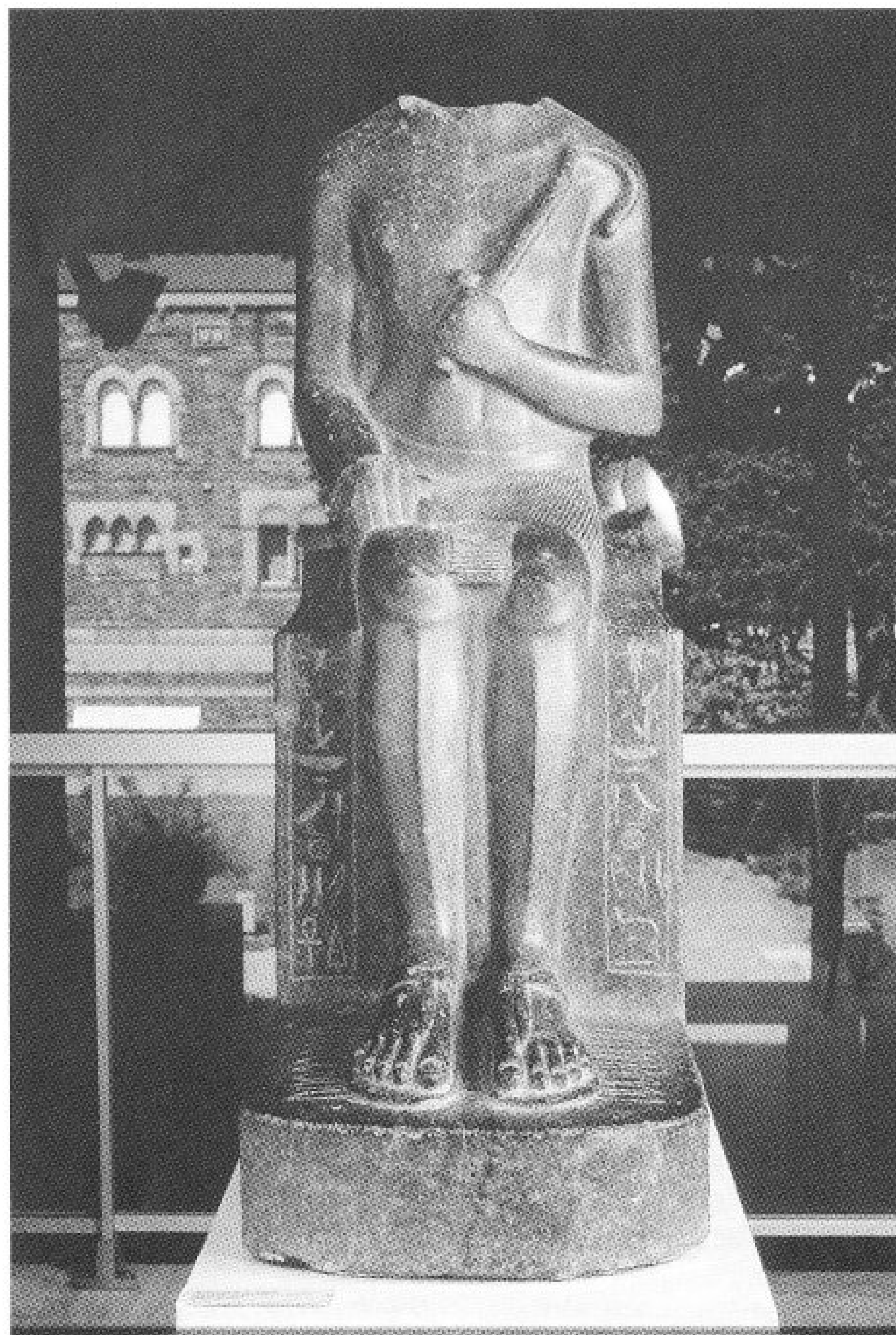


Fig. 1. Statue acéphale de Thoutmosis III (AF 795 bis). Photo Ch. Hémon, Musée Dobrée, Nantes.

tion «Dieux et mortels d'Égypte» présentée par Marie-Hélène Santrot, conservateur des collections archéologiques au musée. J'ai personnellement participé à l'information scientifique donnée au public dans le cadre de cette exposition.

En attendant la sortie du catalogue raisonné de cette collection qui traitera l'ensemble des pièces, je vous propose de regarder ce soir quelques unes des pièces majeures de cette collection, en commençant par la statue dite de Thoutmosis III (Fig.1). Il s'agit d'une statue acéphale en diorite noire, fort bien exécutée, provenant des fouilles de Clermont-Ganneau en 1907 à Éléphantine, dans le temple de Satis[17].

C'est une représentation classique d'un pharaon, assis sur un siège cubique, habillé de la *shendjit* et portant les attributs de son pouvoir, en particulier le sceptre *heqa* qu'il tient dans sa main gauche, repliée sur sa poitrine. Ses pieds sont chaussés de sandales qui piétinent les neuf arcs. De chaque côté des jambes du roi sont gravées deux inscriptions en colonne. À droite du roi : «le dieu parfait, maître des deux terres, Menkheper-rê, aimé de Satis dame d'Éléphantine, doué de vie». À gauche du roi: «le fils de Rê qui l'aime, Thoutmosis, l'aimé de Satis dame d'Éléphantine, éternellement». Je signale qu'il n'y a aucune surcharge ni martelage sur les inscriptions. On aurait donc envie de conclure qu'il s'agit d'une belle statue de Thoutmosis III, si l'on s'en tient aux cartouches et si l'on pense aux nombreux témoignages de ce règne trouvés à Éléphantine[18]. Cependant dans son ouvrage sur la statuaire de Thoutmosis III, notre collègue Dimitri Laboury[19] relève sur cette statue quelques innovations qui l'intriguent par rapport à l'iconographie traditionnelle de Thoutmosis III. En effet, selon cet auteur, il faut attendre le règne d'Amenhotep II, au demeurant successeur immédiat de Thoutmosis III, pour trouver une statue royale montrant le souverain assis, habillé de la *shendjit* et chaussé de sandales. Il note d'autres détails: «les épaules sont étriquées et tombantes, le torse particulièrement vertical, avec des pectoraux et des clavicules sèchement détaillés, et les rotules des genoux ont une forme très arrondie». Il en conclut que cette statue est peut-être une représentation posthume. Doit-on suivre

[17] Inv. nº AF 795 bis, dépôt du Louvre 1924. Haut.: 104 cm; l.; 38 cm; prof.: 69 cm. Bon état de conservation. Manquent la tête et le côté droit de la main droite.

[18] Cf. *LdÄ* I, 1217-1225, s.v. "Elephantine".

[19] D. Laboury, *La statuaire de Thoutmosis III, essai d'interprétation d'un portrait royal dans son contexte historique*, Aegyptiaca Leodiensia 5, 1998, p. 368-370.

ce collègue dans ses hésitations? Jean Clédat, lui, l'attribuait au Moyen Empire, ce qui me paraît difficile stylistiquement[20]. Dominique Valbelle considère que la graphie du nom d'Éléphantine la place sous Thoutmosis III ou plus tard[21]. Alors, ne peut-on se demander si nous n'aurions pas avec la statue de Nantes la première statue de Thoutmosis III chaussé de sandales?

Toujours de la région d'Éléphantine, sans doute de Sehel, une statue acéphale (Fig. 2) en grès, montre un personnage agenouillé présentant une tête de bélier en hommage au dieu Khnoum[22].



Fig. 2. Statue acéphale de Ken (E 12678). Photo Ch. Hémon, Musée Dobrée, Nantes.

On lit sur l'inscription en une colonne sur le devant: «Offrande que fait le roi à Khnoum, seigneur de la cataracte afin qu'il donne (...)». La cassure du devant du socle interrompt le texte. L'inscription sur le pilier dorsal est la suivante«[Offrande que fait le roi à] Satis et Anoukis pour qu'elles donnent vie, force et santé au *ka* du premier prophète, père divin, Ken, juste de voix». Sans doute cette statue de Ken, attribuable sans difficulté à l'époque ramesside, appartenait-elle à un groupe de trois statues montrant le père divin Ken, présentant à tour de rôle les dieux de la triade d'Éléphantine, Anoukis, Satis et Khnoum. Ici c'est Khnoum qui est à l'honneur tandis que sur une autre statue naophore du même Ken, conservée à Turin[23], c'est Anoukis que l'on voit dans le naos. On peut imaginer qu'il en existait une troisième montrant Ken avec la représentation de Satis.

[20] Id., ibid., p. 370, n. 942.

[21] D. Valbelle, *Satis et Anoukis*, 1981, p. 15, n. 75.

[22] Inv. nº E 12678, dépôt Louvre 1924. Haut.: 47 cm; l.: 27 cm; prof.: 34 cm. Bon état de conservation, avec quelques manques. Traces de polychromie: badigeon de blanc sur toute la surface de la statue et traces de rouge dans les lignes qui encadrent les textes. Bibliographie: D. Valbelle, o.c., p. 23, nº 185.

[23] Turin 3016, cf. D. Valbelle, o.c., p. 23, nº 187 et pl. IV.

La troisième pièce maîtresse de la statuaire de Nantes est une statue naophore (Fig. 3) en basalte gris sombre, parfaitement poli, qui évoque immédiatement les œuvres de la XXVIe dynastie[24]. Le personnage agenouillé présente un naos qui contient une représentation en haut-relief de la déesse Neith; et l'on peut dire sans risque d'erreur que cette œuvre provient de la ville de Saïs. Elle est longuement publiée dans la monographie de Ramadan el-Sayed[25] qui place le propriétaire de cette statue, Menekh-ib-



Fig. 4. Tête masculine en diorite (56-2848). Photo Ch. Hémon, Musée Dobrée, Nantes.



Fig. 3. Statue acéphale de Menekh-ib-nekao (AF 796). Photo Ch. Hémon, Musée Dobrée, Nantes.

nekao, parmi les dignitaires saïtes des règnes de Nékao II et Psammétique III. Sur le pilier dorsal se lisent les titres du personnage: «l'initié à tous les secrets du roi, celui au bras doux, le préposé au territoire (*iry-ta*), l'initié aux secrets dans les châteaux de Neith (...) fils de Gemnefhorbak, issu de Sat-Hapy.»

Finissons le chapitre de la statuaire avec deux têtes sans corps, dont cette tête de personnage masculin en diorite[26] (Fig. 4). Son modelé doux et expressif confère à cet

[24] Inv. nº AF 796 (= E 13104), dépôt Louvre 1924. Haut.: 49 cm; Long.: 46,5 cm; l.: 21,5 cm. Manque toute la partie supérieure, cassée au niveau des épaules.

[25] «*Documents relatifs à Saïs et ses divinités*», BdE 69, 1975, p. 160-165, doc. 13 et pl. XXX-XXXI.

[26] Inv. nº 56-2848. Haut.: 23,2 cm; l.: 19 cm. Éclat sous le menton, nez partiellement abîmé, bas de la perruque brisé.

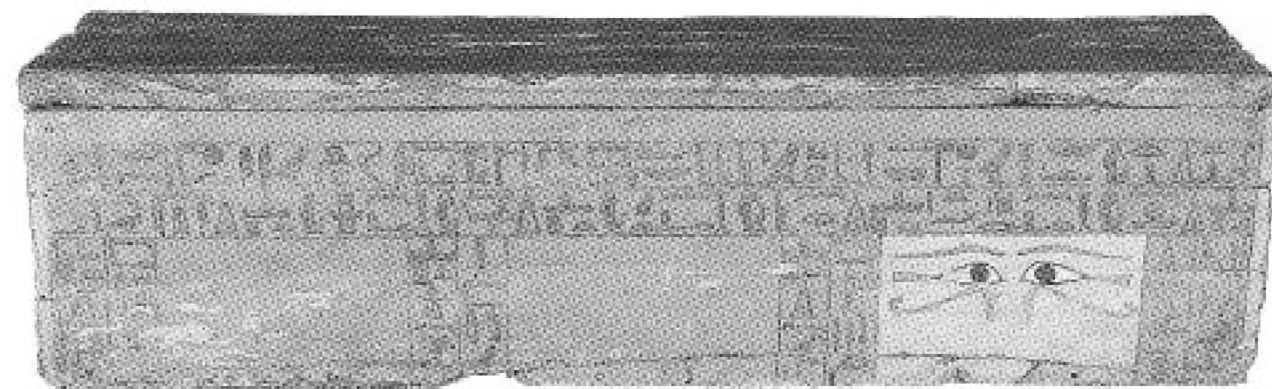
homme un caractère affable et grave. Les sourcils et les yeux, prolongés par un long trait de maquillage sont légèrement saillants, tandis que sa bouche esquisse un sourire oblique. La beauté de cette pièce est due en grande partie à la perruque à frisons, ronde et enveloppante, qui descend bas sur le front et couvre les oreilles.

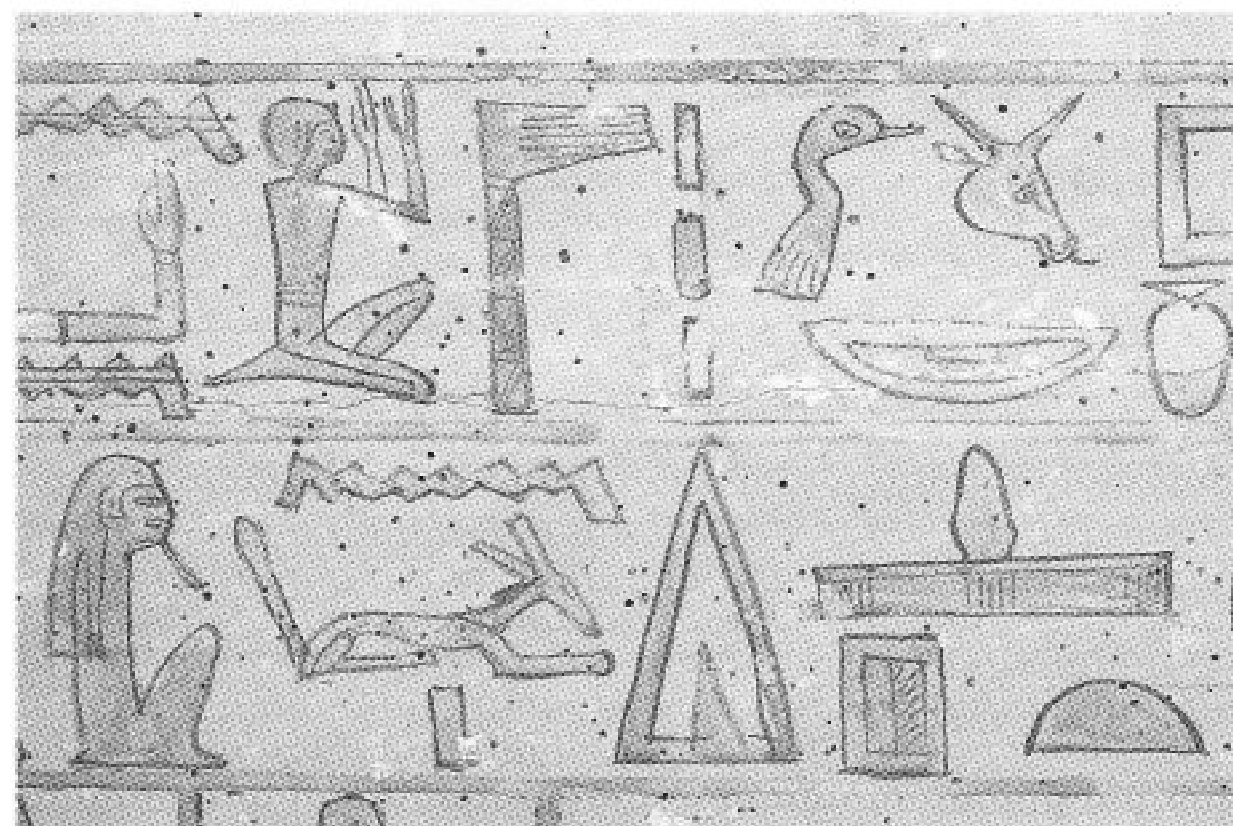
On a dit qu'il y avait peu d'Ancien Empire ou de Moyen Empire. Signalons toutefois cette petite stèle abydénienne[27] (Fig. 5) au nom d'un prêtre ouâb Bébi, datable de la XIII[e] dynastie. On y lit les noms de la famille du défunt: «Son fils, Min-hotep, né de Renés-seneb, j.v.» (registre médian) et en partie inférieure, sur sept colonnes de hiéroglyphes: «sa

[27] Inv. n° E 13077 (= CM 82), dépôt Louvre 1924. Haut.: 19,5 cm; l.: 18,4 cm; ép.: 5,3 cm. État de conservation assez bon, traces de polychromie: jaune sur le fond, rouge dans les hiéroglyphes et vert dans ceux du cintre.



Fig. 5. Stèle abydénienne au nom de Bébi (E 13077). Photo Ch. Hémon, Nantes.


Fig. 6. Cercueil d'Ankhef (E 12033). Photo Ch. Hémon, Musée Dobrée, Nantes.


Fig. 7. Cercueil d'Ankhef, détail des inscriptions. Photo Ch. Hémon, Musée Dobrée, Nantes.

mère, Rén-es-séneb [j.v.], née de Sat-Amon, j.v.; sa fille, Mout-Min j.v.; sa fille, Sat-Amon, j.v; son fils, Antef, né de Rén-es-séneb; le directeur des champs, Antef, j.v.; sa fille, Tchésou, j.v.»

Parmi les curiosités de la collection qui attirent les visiteurs, signalons la momie de bélier (provenant d'Éléphantine), mise en dépôt par le Louvre, dont l'état de conservation est malheureusement très médiocre,

son cartonnage étant très endommagé.

Passons maintenant à un autre point fort de la collection: les cercueils. Ce sont eux qui ont le plus souffert des bombardements de 1942. Il faut une certaine ténacité pour arriver à démêler et classer les fragments de planches, de cuves et de couvercles qui constituent la collection de cercueils. Ce chapitre sera rédigé par Patricia Rigault[28], déjà chargée de faire le catalogue des sarcophages et cercueils du Louvre.

Heureusement, le beau cercueil d'Ankhef (Fig.6 et 7), mis au jour dans la nécropole d'Assiout lors des fouilles Chassinat-Palanque, en bois stuqué et peint, n'a pas souffert[29]. Très représentatif des cercueils du Moyen Empire, avec ses hiéroglyphes peints en bleu, il porte des inscriptions classiques qui sont une suite de formules d'offrandes funéraires avec invocation de divinités telles Anubis, Rê, Shou, Tefnout, Geb, Nout, Hathor, Renenoutet, et Osiris.

Les autres cercueils, dont certains sont en très mauvais état, sont attribuables à la production des cercueils thébains de la XXI[e] dynastie. Ils proviennent pour la plupart du fonds Frédéric Cailliaud et ont été rapportés par l'explorateur entre 1815 et 1818. Il se trouve à Nantes un couvercle au nom du scribe d'Amon Khonsoumès[30] (Fig. 8) datant du Grand Prêtre



Fig. 8. Couvercle du cercueil de Khonsoumès (56-2874). Photo Ch. Hémon, Musée Dobrée, Nantes.

Menkheperrê[31], dont la cuve et le reste du mobilier funéraire se trouvent à Marseille, au musée de la Vieille Charité[32].

[28] Chargée d'études documentaires au département des Antiquités égyptiennes du Louvre.

[29] Inv. n° E 12033, dépôt Louvre 1924. Haut.: 72 cm; Long.: 171 cm; l. 40 cm. Bibliographie: E. Chassinat et Ch. Palanque, *Une campagne de fouilles dans la nécropole d'Assiout*, MIFAO 24, 1911, p. 26-28.

[30] Inv. n° 56-2874.

[31] Lettre du Dr. A. Niwinski du 15 novembre 1976, conservée aux Archives du musée Dobrée.

[32] Inv. n° 253/2.

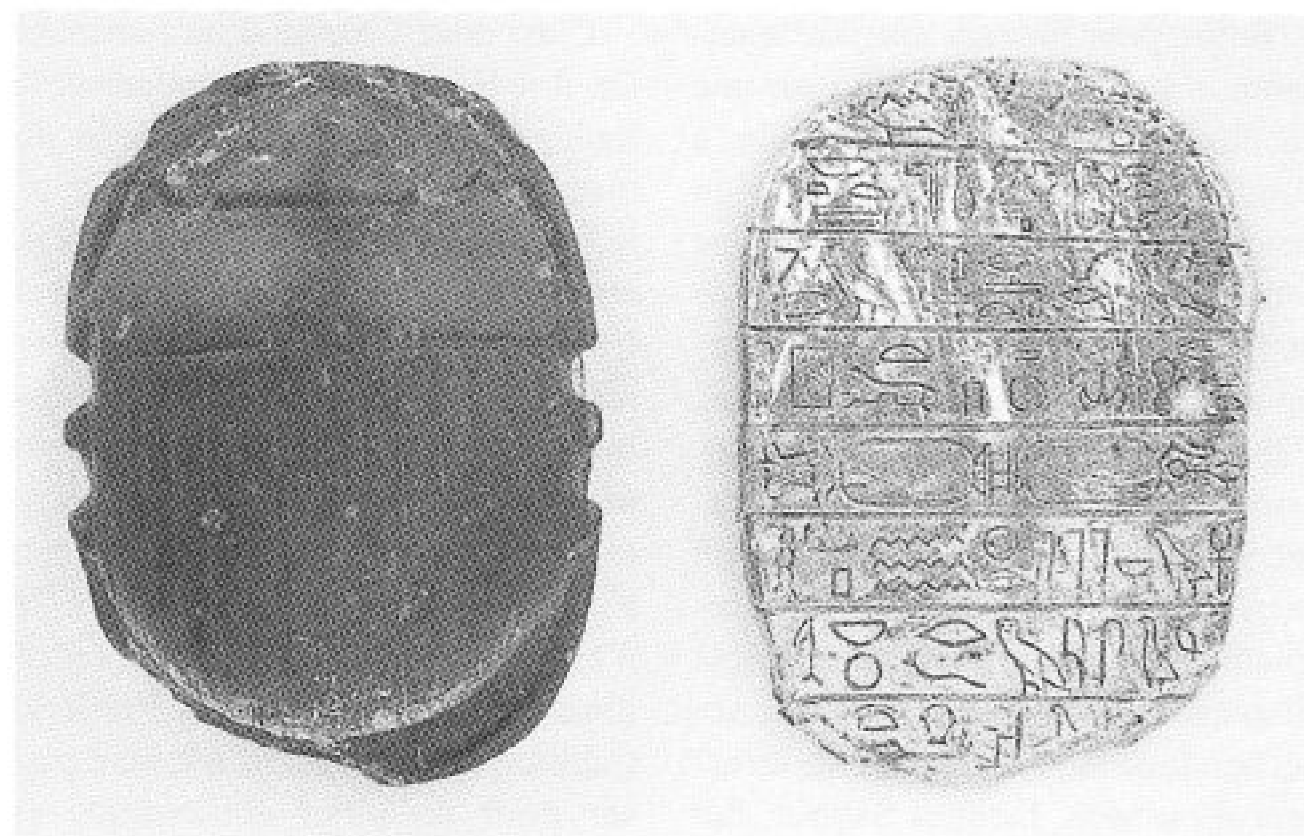


Fig. 9. «Faux» scarabée et sa feuille d'or gravée (56-2730) Photo Ch. Hémon, Musée Dobrée, Nantes.

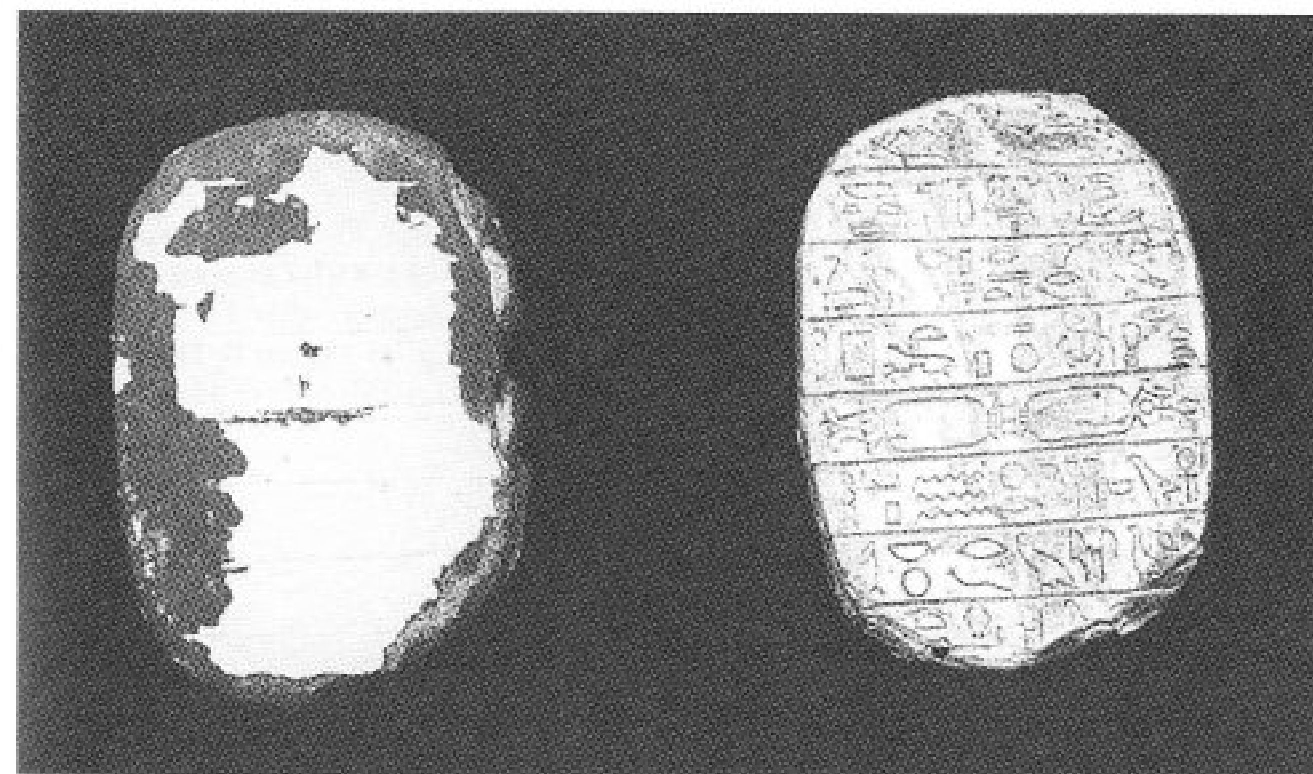


Fig. 10. «Faux» scarabée et sa feuille d'or (56-2730): plâtre sur le plat et feuille d'or gravée. Photo G. Andreu.

Enfin, pour finir sur une note amusante, j'attire votre attention sur une facétie que l'on peut attribuer à Frédéric Cailliaud. Il s'agit d'un scarabée[33], orné sur son plat d'une feuille d'or gravée d'un texte (Fig. 9 et 10). Cette feuille d'or était collée au scarabée par un ciment de plâtre. Paule Kriégér le décrit dans son rapport sans émettre de doutes à son sujet. Plus tard, Altijana Voljevica voit bien à quel point cet objet est intriguant mais elle a malheureusement disparu sans avoir pu exploiter ses recherches. À sa demande, le directeur du musée, Jacques Santrot, fait analyser en 1988 l'objet par le Laboratoire de recherche des musées de France[34]. Ce dernier a décelé des traces d'or pur sur le dos du scarabée, qui n'est pas en schiste et dont l'exécution pourrait être moderne. La feuille d'or est en or très pur, qui pourrait être antique mais cette matière est extrêmement rare en Égypte, où l'on trouve généralement de l'électrum. Quant au ciment, c'est du vulgaire plâtre de Paris.

C'est donc l'œuvre d'un faussaire. Or, il se trouve que l'inscription sur la feuille d'or est une copie partielle du texte de l'autel de Taharqa situé dans le temple d'Amon au Gebel Barkal, autrefois copiée et publiée par Cailliaud dans son «Voyage à Méroé»[35]. La question est donc : le faussaire est-il Frédéric Cailliaud lui-même, qui s'est amusé à fabriquer ce scarabée à son retour en France en s'inspirant de ses notes et dessins? Ce n'est pas exclu. On peut d'ailleurs imaginer que, de son vivant, Frédéric Cailliaud n'a pas cherché à le faire passer pour un objet authentique et qu'avec ce scarabée, on est en présence d'un bel exemple d'égyptomanie.

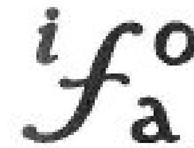
33 Inv. nº 56-2730. Long.: 55 cm; l.: 40 cm. Selon le rapport du L.R.M.F. (cf. infra n. 34), la pierre est une chloritite.

34 Rapport du L.R.M.F. du 11 janvier 1988, conservé aux Archives du musée Dobrée.

35 F. Cailliaud, *Voyage à Méroé*, Paris, 1826, pl. LXV et LXVI. Cet autel est encore publié par H. Schäfer, «Ein Tempelgeräth», ZÄS 35, 1897, p. 98-9 et par D. Dunham, *The Barkal Temples*, 1970, p. 32 et 58 et pl. XXIX.



Publications



Les
PUBLICATIONS
de
l'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE
DU CAIRE

Périodiques

Bulletin de l'Institut Français d'Archéologie Orientale
Bulletin de Liaison du Groupe International d'Étude de la Céramique Égyptienne

Monographies
Série des Voyageurs Occidentaux en Égypte

sont en vente

- A Paris, au SEVPO (vente directe), 2 rue Paul Hervieu, Paris XV[e] (métro Javel); (vente par correspondance) 27-39 rue de la Convention, 75732 Paris, Cedex 15.
- Au Caire, à l'IFAO, 37, rue El-Cheikh Aly Youssef (Mounira). B.P. Qasr el Aïny 11562 Le Caire R.A.E. Possibilité de commande par correspondance ou de «Standing-order».

* * *

Catalogue gratuit sur demande